



**HAL**  
open science

# S'attendre à l'improviste. Héraclite, Russel, Kant, Derrida et nous autres

Nassif Farhat

► **To cite this version:**

Nassif Farhat. S'attendre à l'improviste. Héraclite, Russel, Kant, Derrida et nous autres. 2023.  
hal-04156757

**HAL Id: hal-04156757**

**<https://hal.science/hal-04156757v1>**

Preprint submitted on 11 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## S'attendre à l'improviste

### *Héraclite, Russell, Kant, Derrida, et nous autres*

« La question de l'attente :  
l'attente porte une question qui  
ne se pose pas.<sup>1</sup> »

Il fallait s'y attendre.

Chacun le prévoyait ; aucun pourtant ne vit venir. L'imprévu s'avancait ; c'était prédit, c'était écrit. On l'ignorait. Le prévisible est arrivé – à nous surprendre. Nous le savions, mais ne nous y attendions pas. Nous le savions veut dire : nous ne nous y attendions pas.

C'était imprévisible.

A la faveur de « l'innommable actuel<sup>2</sup> », dont *pandémie* n'est qu'un des noms possibles, Euripide est ressuscité. Ici et là on l'a cité, on a répété sa parole : « L'attendu n'arrive point, mais l'inattendu<sup>3</sup> ». Sous cette forme, on a cru s'être souvenu de la réplique du chœur tragique qui conclut certes les *Bacchantes* (« Ce que l'on escomptait ne s'est pas accompli. / De l'inattendu, le dieu a découvert la voie<sup>4</sup> »), mais aussi *Alceste* et *Médée*, *Hélène* et *Andromaque*. Edgar Morin, à qui cette formule doit sa notoriété, la disait récemment « vieille de vingt-cinq siècles, [et] plus actuelle que jamais » ; il y voyait l'expression « des grands événements et accidents de notre siècle qui furent tous inattendus », et celle du « caractère désormais inconnu de l'aventure humaine », qui devait « nous inciter à préparer les esprits à s'attendre à l'inattendu<sup>5</sup> ». La destinée est arbitraire, et la tragédie quotidienne : vite, une pédagogie.

Edgar Morin devait savoir que « notre siècle » en a vingt-six, que nous sommes les contemporains moins d'Euripide que d'Héraclite, que « s'attendre à l'inattendu » était déjà un mot de lui, et l'objet du fragment 18 :

*ἐὰν μὴ ἔλπηται ἀνέλπιστον, οὐκ ἐξευρήσει, ἀνεξερεύνητον ἐὼν καὶ ἄπορον.*

Si l'on n'attend pas l'inattendu, on ne le trouvera pas, car il est difficile à trouver<sup>6</sup>.

La voie qu'Héraclite a ouverte, nous ne l'avons pas empruntée, parce qu'elle est antithétique, apophasique, autotélique. Antithétique, elle prescrit l'adoption d'une attitude contradictoire, et va dans tous les sens ; apophasique, elle ne dit rien de positif sur quoi nous pourrions prendre appui, et force à reculer ; autotélique, elle se donne comme l'inattendu à quoi l'on ne s'attendait pas, et que l'on ne trouvera pas. En somme, elle est impraticable, « ἄπορον » : l'aporie même. Si « attendre l'inattendu » dicte bien une pédagogie, n'en déplaise à Edgar Morin, nous ne

<sup>1</sup> Maurice Blanchot, *L'attente l'oubli*, Gallimard, 1962, p. 96.

<sup>2</sup> Voir Roberto Calasso, *L'innommable actuel*, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2019, p. 11 : « La sensation la plus précise et la plus aiguë, pour qui vit en ce moment, est de ne pas savoir, chaque jour, où il est en train de mettre les pieds. Le terrain est friable, les lignes se dédoublent, les tissus s'effilochent, les perspectives vacillent. C'est alors que l'on perçoit avec une plus grande évidence que l'on se trouve dans "l'innommable actuel" ».

<sup>3</sup> Parmi les recueils numériques consultés, ceux de *Ouest France* (<https://citations.ouest-france.fr/citation-euripide/attendu-arrive-point-inattendu-8072.html>), du Parisien (<https://citation-celebre.leparisien.fr/citations/52291>) et du *Figaro* (<http://evene.lefigaro.fr/citation/attendu-arrive-point-inattendu-4317.php>).

<sup>4</sup> Euripide, *Les Bacchantes*, cité par C. Bonnet, « "De l'inattendu le dieu a découvert la voie" », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, Durand, 2019, pp. 595-619.

<sup>5</sup> Edgar Morin, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Seuil / UNESCO, 1999, p. 3.

<sup>6</sup> Héraclite, *Fragments (Citations et témoignages)*, trad. J.-F. Pradeau, Flammarion, coll. « GF », 2004, p. 142.

savons pas l'enseigner<sup>7</sup> mais avons tout à en apprendre. Héraclite a ouvert l'impasse devant laquelle nous nous trouvons.

Le fragment présocratique ne dit pas ce qu'on l'entend dire, ce qu'on s'attend à ce qu'il dise, mais autre chose inattendue que nous voudrions rendre audible. Qu'est-ce, en effet, qu'« attendre l'inattendu » ? Qu'entendre par « attendre » ? Qu'en attendre ? Ce qu'Héraclite dit de l'attente, il le dit contre toute attente ; on ne l'attendait pas, car on ne l'attendait pas.

Pour commencer, donc, attendons. Commençons par « attendre ».

### Attendre

Parmi les traducteurs français d'Héraclite, deux font le choix de rendre la première proposition du fragment 18, « *ἐὰν μὴ ἔλπηται ἀνέλπιστον* », par une subordonnée hypothétique : « si l'on n'attend pas l'inattendu<sup>8</sup> » ou « si tu n'attends pas l'inattendu<sup>9</sup> » ; de sorte que, compte tenu du redoublement de la négation qui s'y trouve par celle que contient la proposition principale (« on ne le trouvera pas », « tu ne le trouveras pas »), le fragment est donné à lire comme l'expression négative – avertissement ou menace – de tel énoncé positif et prescriptif susceptible d'en être inféré : on doit, tu dois *attendre l'inattendu*. Le caractère aporétique de la formule vient alors de ce que le complément du verbe « attendre », loin d'en préciser le sens, le contredit. Soumis à une négation lexicale, l'in-attendu n'est *a priori* tel qu'à la condition de n'être-pas-attendu, de ne pas compléter « attendre ». Déterminés l'un par l'autre, verbe et complément s'indéterminent l'un l'autre. La question s'en trouve relancée : s'il s'agit de l'inattendu, qu'entendre par « attendre » ?

Sans doute Roland Barthes ne songe-t-il pas au fragment d'Héraclite lorsque, dans celui de ses *Fragments d'un discours amoureux* qu'il y consacre, il propose de l'attente cette « scénographie » :

J'attends une arrivée, un retour, un signe promis. Ce peut être futile ou énormément pathétique : dans *Erwartung* (Attente), une femme attend son amant, la nuit, dans la forêt ; moi, je n'attends qu'un coup de téléphone, mais c'est la même angoisse<sup>10</sup>.

L'entendant en ce sens (celui de l'allemand « *Erwartung* »), et la décrivant de la sorte (selon le scénario de tel opéra de Schönberg), Barthes trahit en vérité la provenance allemande de son concept d'attente qui, pour n'être pas étranger au sens commun, n'en reste pas moins marqué par une phénoménologie issue de Wittgenstein, et dont il importe de voir si elle répond à notre attente. Dans les *Remarques philosophiques* en effet, alors qu'il assimile l'attente à « une recherche<sup>11</sup> » dont la forme semble convenir au sens du fragment d'Héraclite – il y est question de *trouver* l'inattendu –, Wittgenstein écrit :

L'attente [*Erwartung*] a un rapport avec la quête. La quête présuppose que je sais après quoi je cherche, sans que doive réellement exister ce que je cherche [...] Ce dont je parle ici comme d'une attente [...], ce n'est donc pas une vague attente dans les nuages<sup>12</sup>.

<sup>7</sup> Dans *Les sept savoirs*, Edgar Morin s'adresse en effet à « tous ceux qui ont la charge d'enseigner » (*ibid.*).

<sup>8</sup> Héraclite, *Ibid.*

<sup>9</sup> John Burnet, *L'aurore de la philosophie grecque*, trad. A. Reymond, Paris, Payot, 1919, p. 149.

<sup>10</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Seuil, 1977, p. 47.

<sup>11</sup> Ludwig Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, trad. J. Fauve, Gallimard, coll. « Tel », 1975, p. 69 : « Chercher quelque chose est assurément une expression de l'attente. »

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 67.

En tant qu' « *Erwartung* », l'attente aurait donc à voir avec l'attente consciente, anxieuse et tourmentée d'une trouvaille, ou de retrouvailles ; elle aurait pour objet, sinon un individu ou un fait particulier (chez Barthes : l'ami ou l'aimée, ou l'évènement qui les signale), du moins quelque chose, fût-ce une chimère, dont je puisse néanmoins savoir positivement ce qu'elle est. L'*x* ainsi attendu ne sera donc précisément pas un *x*, mais un objet intentionnel dont je puisse me faire une idée. Or, on l'aura compris, « l'inattendu » héraclitéen ne correspond à rien de tel, qui s'entend comme la négation de toute intellection possible. Je ne puis de l'inattendu construire aucun « modèle » viable qui me le fasse « anticiper<sup>13</sup> ». On n'attend pas l'inattendu comme on attend l'heure du départ.

En fait, et pour peu que l'on s'y attende, on n'*attend* pas l'inattendu. Si *attendre* attende à l'objet, on n'attend pas l'inattendu au risque de ne pas l'atteindre. Autrement dit, à la « notion intentionnelle » d'attente que rendrait l'allemand « *Erwartung* » – que les traducteurs allemands d'Héraclite n'emploient pas au fragment 18 –, doit correspondre une « notion non intentionnelle » qui permette d'attendre-sans-attendre, « sans en avoir conscience<sup>14</sup> », sans être dans l'attente, de sorte que « ce qui surviendra se donnera sans qu'on l'attende<sup>15</sup> ». Cette notion, que Wittgenstein aura justement contestée, mais contestée injustement, nous serait fournie par Russell et en anglais, au titre de l'*expectation*. Dans l'*Analyse de l'esprit*, pour illustrer « un cas où [une] chose attendue se produit », Russell donne l'exemple suivant :

Vous vous rendez à une gare, croyant y trouver un train à une heure fixe ; vous trouvez le train, vous montez dans un wagon, et le départ s'effectue au moment conforme à votre attente<sup>16</sup>.

Ici, Russell n'envisage guère qu'il ait fallu attendre le train, et que l'angoisse ait pu transir les voyageurs impatients ; il est pourtant question d'attente. Le train ne s'est pas fait attendre, vous ne l'avez pas attendu ; le train est bien parti à l'heure à laquelle vous vous attendiez. Inconsciemment, sans le savoir, sans en avoir l'idée ni la moindre intention, vous ne l'avez pas attendu car *vous vous y attendiez*. Autrement dit, parce qu'il départit *to wait* de *to expect*, l'anglais de Russell décumule les deux sens français du verbe « attendre », d'ailleurs à ce point différents qu'« attendre » est son propre homonyme. « Attendre » (pronominal et transitif indirect, « *to expect* »), non seulement ne signifie pas « attendre » (transitif direct, « *erwarten* »), mais signifie *ne pas* attendre : qui *s'attend* à *n'attend pas*.

Si en somme, dans le fragment d'Héraclite, quelque chose comme « attendre l'inattendu » devait avoir un sens pour nous, ce serait à la condition d'entendre par « attendre » *s'attendre-à*<sup>17</sup>. L'inattendu, il ne prescrirait guère de l'attendre mais de s'y attendre, proprement de ne pas l'attendre afin de s'en laisser surprendre. Au lieu alors d'une aporie, il dirait une tautologie : il n'y a que l'in-attendu auquel on puisse ne pas s'attendre. Quoi qu'on fasse, on ne s'attend jamais qu'à de l'inattendu.

### S'attendre à

Parmi les traducteurs français d'Héraclite, aucun ne fait le choix de rendre la première proposition du fragment 18, « *ἐὰν μὴ ἔλπηται ἀνέλπιστον* », par la tournure pronominale et

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 70 : « Notre attente anticipe l'évènement. En ce sens elle fait un modèle de l'évènement ».

<sup>14</sup> Denis Perrin, « Le rôle sémantique de l'attente : une nouvelle étape du débat Russell-Wittgenstein sur la nature des propositions », *Philosophiques*, vol. 39, n° 1, 2012, p. 223.

<sup>15</sup> Roger Munier, *Les fragments d'Héraclite*, Fata Morgana, coll. « Les immémoriaux », 2021, p. 111.

<sup>16</sup> Bertrand Russell, *Analyse de l'esprit*, trad. M. Lefebvre, Payot, 2006, p. 251.

<sup>17</sup> On remarquera que les traductions anglaises font toutes, à notre connaissance, le choix de « *to expect* ». Témoin Joh Burnet, *Early Greek Philosophy*, Londres, Adam and Charles Black, 1892, p. 134 : « *If you do not expect the unexpected, you will not find it.* »

transitive indirecte : « s'il ne s'attend pas à l'inattendu ». La plupart, cependant, font tout comme. S'il est vrai, comme il y a lieu de le penser, et comme donne à le penser le *Trésor de la langue française*, que « s'attendre à » signifie « compter sur, avec une idée d'espoir<sup>18</sup> », alors notre entente du fragment corrobore celle des traducteurs qui rendent le grec « ἔλπω » par « espérer » en français :

S'il n'espère pas l'inespérable, il ne parviendra pas à le trouver<sup>19</sup>.  
Si tu n'espères pas l'inespéré, tu ne le trouveras pas<sup>20</sup>.

et en allemand, non par « *erwarten* », mais par « *erhoffen* » :

*Wenn er's nicht erhofft, wird er das Unverhoffte nicht finden*<sup>21</sup>.

Pour saisir la portée d'un tel rapprochement, deux corolaires sont nécessaires. D'abord, il importe de rappeler que nous devons la connaissance du fragment 18 d'Héraclite à l'apologète chrétien Clément d'Alexandrie, qui le donne pour une paraphrase du verset d'Isaïe : « si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas<sup>22</sup> » (« *nisi credideritis, non intelligetis* »). Dans ce contexte, « espérer l'inespéré » fait évidemment signe vers l'espérance religieuse du croyant, dont l'acte de foi consiste à tenir pour vrai tout ce que la révélation promet d'incroyable, et ce faisant à compter-sur une pourtant improbable (susceptible d'aucune preuve) *vie post mortem*. On jugera à raison cette interprétation faussée ; elle attire toutefois l'attention sur ce qui, de Clément à Russell, demeure : que l'attente en ce sens – celui d'« espoir », d'« *expectation* » – a à avoir avec la croyance : « croyance d'attente<sup>23</sup> », écrit Russell. Par suite, on ne s'étonnera pas d'entendre en écho, dans la discrète phrase d'Héraclite, la si fameuse question de Kant : « Que m'est-il permis d'espérer ?<sup>24</sup> » (« *Was darf ich hoffen ?* ») Héraclite, par anticipation, par prévision, peut-être pour tromper l'attente, lui répondait : l'inespéré. Kant ne répond pas autre chose, mais il se montre plus loquace.

Avec cette question, posée dans une section du *Canon de la raison pure* qui ne précède pas pour rien celle « De l'opinion, du savoir et de la croyance », Kant cherche à établir « comment, si je me conduis de manière à ne pas être indigne du bonheur, je peux aussi espérer être par là à même d'y prendre part » ; comment, autrement dit, le sujet moral peut légitimement s'attendre à jouir plus tard, pour « récompense », d'un « bonheur proportionnellement lié à [s]a moralité<sup>25</sup> ». De là ceci, que

un tel système de bonheur [...] se peut penser comme nécessaire puisque la liberté, en partie mue, en partie restreinte, par des lois morales, serait elle-même la cause du bonheur universel. [...] Mais, [...] le lien nécessaire, évoqué ci-dessus, rattachant l'espérance d'être heureux à l'effort constant pour se rendre digne du bonheur, ne peut être reconnu par la raison si l'on prend simplement pour fondement la nature<sup>26</sup>.

<sup>18</sup> Voir la section III, B, 1, b de la notice du *TLFi*, URL : <https://cnrtl.fr/definition/attendre>.

<sup>19</sup> *Trois présocratiques*, trad. Y. Battistini, Gallimard, coll. « Tel », 1988, p. 33.

<sup>20</sup> *Les présocratiques*, trad. J.-P. Dumont, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 150.

<sup>21</sup> Héraclite, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, trad. H. Diels, Berlin, Weidmann, 1903, p. 69.

<sup>22</sup> Isaïe, 7, 9, cité par J. Bollack et H. Wismann, *Héraclite ou la séparation*, Minuit, 1972, p. 104.

<sup>23</sup> Voir, sur ce point, Denis Perrin, art. cit., pp. 216-218.

<sup>24</sup> Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, trad. A. Renaut, Flammarion, coll. « GF », 2006, p. 658.

<sup>25</sup> *Ibid.*, pp. 660-661.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 661.

La rétribution de la vertu est nécessaire – mais improbable ; nécessaire selon la morale ou le monde intelligible, improbable selon la nature ou le monde phénoménal. Ce que Dieu et la vie future garantissent là, rien ici pour s'en assurer ; tout dément ici-bas ce qui par là-bas m'est promis<sup>27</sup>. « Je suis moralement certain<sup>28</sup> » de ce que je ne puis savoir : je compte-sur ce que j'ignore. Espérer donc l'inespéré, c'est que cela « doit arriver<sup>29</sup> », et que cela est « impossible<sup>30</sup> ».

En apparence, rien n'a changé. Cependant, en ce dernier sens, et alors que « s'attendre à » nous avait mené jusqu'à lui, « espérer » ne renvoie plus à « s'attendre à ». Si « *to expect* » pouvait signifier « *erhoffen* », Kant nous rend sensibles au fait que la réciproque n'est pas vraie. De l'espoir dont il est question dans « *erhoffen* », « *to expect* » en effet n'épuise pas le sens, pour cette raison que la « notion non intentionnelle d'attente » qu'il recouvre chez Russell « intègre l'idée d'une régularité générale » : si je m'attends à quelque chose, individu ou événement, c'est parce que j'aurai induit de l'expérience, *a posteriori*, une « tournure habituelle des choses<sup>31</sup> » que je supposerai à même de se reproduire. Quelque chose dans le passé me dit que je puis m'attendre-à, me laisse présager du futur, et me permet d'espérer-que. Or, à l'« *erhoffen* » kantien rien ne convient de tout cela, qui consiste à espérer en dépit et au dehors de toute expérience possible<sup>32</sup>, de sorte que s'y attendre suppose désormais de s'attendre à ce que rien ne laisse présager. S'y attendre, alors, comme à ce dont aucune expérience n'a pu m'avoir donné l'idée, à ce dont aucune idée non plus n'a pu circonscrire l'expérience. Cela, parce que l'inespéré n'est pas induit *a posteriori* par la raison pratique, mais « présupposé<sup>33</sup> » *a priori* par la raison pure : l'inespéré auquel s'attendre ne succède pas à l'expérience, il la précède absolument ; il n'en est pas issu, au contraire il la conditionne. Il n'est pas au-devant de nous, il est toujours déjà derrière.

L'inespéré kantien conditionne donc *a priori* l'espérance qui le rend possible. Il n'a pas à venir demain puisqu'aujourd'hui le présuppose. Futur, il est déjà passé. Ce qui doit avoir lieu *après* l'expérience est déjà arrivé à l'expérience. J'espère ce qui est arrivé et a devancé mon attente. A son tour, il attend : « tout bonheur nous attend<sup>34</sup> ». Je m'attends certes à Dieu et à la vie future, mais je m'y attends comme à ce qui m'attend. S'attendre à, c'est être en retard.

## Être attendu

Parmi les traducteurs français d'Héraclite, un seul, à notre connaissance, fait le choix de rendre la syntaxe intraduisible du fragment 27, qui comme la question kantienne concerne un au-delà du monde, par la construction pronominale et transitive indirecte « s'attendre à » :

*ἀνθρώπους μένει ἀποθανόντας ἄσσα οὐκ ἔλπονται οὐδὲ δοκέουσιν.*  
Les hommes doivent s'attendre, morts,

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 663 : « Il nous faut absolument nous situer dans un monde qui n'est en vérité qu'un monde intelligible, puisque le monde sensible ne nous promet pas [...] une telle unité systématique des fins ».

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 672. Kant, en effet, distingue « la conviction », « certitude morale » du côté de laquelle se tient « l'espoir », de la « certitude logique » en quoi consiste le « savoir ».

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 658. Il en va de la définition même de l'espoir : « L'espoir aboutit en définitive à la conclusion que quelque chose est [...] parce que quelque chose doit arriver ».

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 662.

<sup>31</sup> Denis Perrin, art. cit., p. 224.

<sup>32</sup> Kant, *op. cit.*, p. 661 : « Bien que les sens ne nous présentent rien d'autre qu'un monde de phénomènes, force nous sera d'admettre ce monde intelligible comme une conséquence de notre conduite dans le monde sensible et, dans la mesure où ce dernier ne nous fournit pas un tel lien, comme un monde futur pour nous » (nous soulignons).

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 661-662 : « Dieu et une vie future sont donc deux présuppositions que, selon les principes de la raison pure, l'on ne saurait séparer de l'obligation qui nous est imposée par cette même raison ».

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 662.

à des choses qu'ils n'espèrent ni n'imaginent<sup>35</sup>.

Outre sa syntaxe, ce fragment pose au traducteur le problème sémantique de la cooccurrence de deux verbes grecs : « ἔλπω », qui figure dans le fragment 18, et « μένω », qui n'y figure pas. Mais pour nous, ce problème vaut une solution, car alors que le fragment 18 ne déterminait l'inattendu ou l'inespéré que négativement – qu'en tant qu'il n'est-pas attendu, pas-espéré –, administrant la négation au participe du verbe « ἔλπω », voilà que le fragment 27 l'envisage positivement. Ce que l'on n'attend pas ou n'espère pas, dit-il, « μένει » - *nous attend*, selon les autres traductions :

Ce sont des choses qu'ils n'espèrent pas ni qu'ils imaginent qui attendent les hommes lorsqu'ils meurent<sup>36</sup>.

Un sort attend les hommes après la mort, qu'ils n'espèrent ni même imaginent<sup>37</sup>.

Ce qui attend les hommes après la mort, ce n'est ni ce qu'ils espèrent, ni ce qu'ils croient<sup>38</sup>.

Attend les hommes, après la mort, ce qu'ils n'espèrent ni n'imaginent<sup>39</sup>.

Cela, « à quoi [les hommes] ne s'attendent pas », μένει, « *se tient là* ou *attend*<sup>40</sup> ». L'inattendu, en ce sens, n'est plus seulement ce qui trompe notre attente, ce que l'on n'est jamais susceptible d'attendre, mais ce qui, n'étant pas attendu de nous, nous attend. L'inattendu est l'attendant, désormais le seul à attendre. Il en va d'une dissymétrie et d'un renversement total. Dissymétrie, car « s'attendre à l'inattendu » voudra désormais dire : je n'attends pas, lui seul attend. Renversement, car la scénographie barthésienne, de laquelle nous partions, voit ses deux pôles interchangeables. L'identité fatale de l'inattendu est désormais : *je suis celui qui attend*<sup>41</sup>.

Allons plus loin, et rejouons la scène. L'inattendu, nous l'avons vu, m'a pris de court ; il m'a devancé ; il m'attend. Son attente ressemble à celle de l'amant, dans la mesure même où « μένω » – littéralement « se tenir là » – en construction transitive signifie « attendre de pied ferme ». L'inattendu, auquel je dois m'attendre, m'attend donc de la sorte – de pied ferme, et depuis toujours. M'ayant toujours déjà précédé, il demeure (« μένω », le « *maneo* » latin, dit aussi « rester, demeurer ») ainsi en attente, patient car il attend, impatient car il m'attend. Si « s'attendre à l'inattendu » signifie bien être en retard, nous manquons notre rendez-vous et en vérité le temps presse ; l'inattendu s'impatiente. Nul besoin, dès lors, d'aller plus loin pour remarquer que son attente, qui ressemble à celle de l'amant, semble aussi celle de la mort, avec laquelle, dit telle phrase de Heidegger défiant toute traduction, « le Dasein s'at-tend lui-même », ou « se pré-cède lui-même », ou « a rendez-vous avec lui-même<sup>42</sup> ». L'hésitation des traducteurs rappelle le chemin parcouru, et nous rappelle où nous en sommes. « (S')attendre (à) l'inattendu » veut dire que nous nous attendons : lui et moi avons rendez-vous.

Lui et moi avons rendez-vous, et c'est pourquoi nous attendons. Si de ce rendez-vous l'horaire était fixé, comme l'est bien l'horaire de départ du train de Russell, alors nous nous y attendrions seulement, sans attendre. Mais j'ai beau savoir que la mort m'attend, et qu'elle m'attend depuis toujours, jamais je ne sais quand mourir, quand elle viendra à ma rencontre.

<sup>35</sup> *Les présocratiques*, éd. cit., p. 152.

<sup>36</sup> Héraclite, *Fragments (Citations et témoignages)*, éd. cit., p. 190.

<sup>37</sup> *Trois présocratiques*, éd. cit., p. 34.

<sup>38</sup> *Penseurs grecs avant Socrate*, trad. J. Voilquin, Flammarion, coll. « GF », 1964, p. 75.

<sup>39</sup> *Les fragments d'Héraclite, traduits et commentés*, éd. cit., p. 23.

<sup>40</sup> J. Bollack et H. Wisman, *op. cit.*, pp. 124-125.

<sup>41</sup> La formule originale de Barthes concernait bien sûr « l'identité fatale de l'amoureux. » (*op. cit.*, p. 50).

<sup>42</sup> Martin Heidegger, *Être et temps*, §50, traduit respectivement par J. Derrida, E. Martineau, et F. Vézina, cités par Derrida, *Apories. Mourir – s'attendre aux « limites de la vérité »*, Galilée, 1996, p. 116, 118 et 119.

L'horaire de ce rendez-vous-là, « à la fois absolument certain et absolument indéterminé<sup>43</sup> », dont je ne suis certain que d'une (in)certaine certitude, ne pourra relever d'aucune chronométrie. C'est pourquoi il est « hors d'attente » : « ἀν-ἐλπιστον », dès Héraclite. Non pas alors inattendu, intempestif, mais *anattendu*, relevant d'une « anachronie » dont Derrida, interrogeant « la grammaire française du *s'attendre* », et donnant un sens réfléchi au pronom qui l'idiomatise, avait cerné tous les enjeux :

Quand le *s'attendre l'un l'autre* a rapport à la mort, [...] nous nous attendons à cette anachronie ; l'un et l'autre n'arrivent jamais ensemble à ce rendez-vous et celui qui y attend l'autre n'est pas celui qui y arrive le premier ou celle qui s'y rend la première. Pour y attendre l'autre, à ce rendez-vous, il faut y arriver en retard, au contraire, et non en avance<sup>44</sup>.

De toujours imminent, pour toujours différé, le rendez-vous auquel s'attendre ne peut jamais avoir lieu, car il peut avoir lieu toujours. Quand il en est question, il n'est guère question de *quand*, dans la mesure où le moment de la rencontre est sans mesure : nulle ponctualité possible. Arrivé en retard, j'attendis l'autre qui me manque ; arrivant en avance, j'ai manqué l'autre qui m'attend. Du rendez-vous ici l'instant est « hors d'attente », hors du temps, et contre tout temps. Il relève d'un contre-temps ; il appartient au contretemps qui toujours l'empêche d'avoir lieu. Si « (s')attendre (à) l'inattendu » veut dire : « avoir un rendez-vous », « avoir un rendez-vous » veut dire : avoir *aussi* un contretemps.

C'était imprévisible.

Pour peu que l'on veuille bien trouver l'inattendu, aller à sa rencontre en son lieu introuvable, et souscrire à la loi morale qu'Héraclite nous a léguée, il faudra ceci *et* cela. Ceci : attendre, nous y attendre, et « être à même<sup>45</sup> », car la rencontre qu'on espère peut arriver n'importe quand. Arrivés, nous le sommes déjà, et avant l'heure, sans quoi rien ne pourrait venir. Nous sommes venus en avance au lieu de la rencontre ; au lieu de notre attente, l'inattendu va arriver. Il n'y a qu'à « laisser venir<sup>46</sup> ». Cela : ne pas attendre, ne rien attendre, car la rencontre qu'on espère est toujours déjà arrivée. Attendus, nous le sommes déjà, et avant l'heure, sans quoi rien ne nous attendrait. L'inattendu prend les devants, il nous a devancés au lieu de la rencontre ; au lieu d'attendre, il faut regagner du terrain. *We run to the unexpected and the unexpected meets us as fast*. Il reste à *courir au-devant*<sup>47</sup>.

Il fallait s'y attendre.

« Attendre l'inattendu », après tout, aura bien voulu dire « attendre-sans-attendre ». Entendons bien : ce n'est pas qu'il faille s'attendre à, se disposer sans patienter. Au contraire. Attendre, il le faut – il le faut *maintenant*, il le faut *sans attendre*. Attendez donc, car le temps presse. Il est urgent d'attendre.

<sup>43</sup> Jacques Derrida, *op. cit.*, p. 123.

<sup>44</sup> *Ibid.*, pp. 117-118.

<sup>45</sup> Heidegger, *La dévastation et l'attente*, Gallimard, coll. « L'infini », 2006, p. 50 : « Attendre, c'est être à même ».

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 36 : « Attendre, je l'ai compris ce matin seulement à l'aube, et je peux te le dire : c'est laisser venir ».

<sup>47</sup> Nous paraphrasons là le vers de John Donne (« *I run to Death and Death meets me as fast* ») et le commentaire magistral qu'en a proposé Derrida, reproduit par G. Michaud, « Courir à toute vietesse. Note télégraphique sur un poème de pensée de J. D. », *Mosaic*, vol. 40, n°2, Université de Manitoba, juin 2007, pp. 55-77.